Sidal, une légende celtique de Julie Meylan – parue dans la Feuille d'Avis de Lausanne le 29 décembre 1924 –

En ce temps-là, Sidal, la druidesse, s'apprêtait à fêter le solstice d'hiver. Ainsi qu'il est de coutume chaque année, elle a affilé la faucille d'or au manche garni de précieux cabochons et lavé dans l'eau lustrale la toile de lin fin que les novices étendent au pied des chênes pour recevoir la cueillette de gui. Soigneusement, elle s'est purifiée, baignant dans la fontaine sacrée de la grande clairière ses cheveux plus blancs que la neige des hauts sommets. Puis, croisant sur sa longue robe blanche ses mains décharnées où la vieillesse fait saillir les veines, elle s'est retirée au plus profond de la forêt, dans le bosquet consacré à l'effrayant tentateur.

Seule en face du massif monolithique qui sert d'autel, la prêtresse a voulu passer quelques minutes de recueillement. N'est-ce point chose essentielle avant de commencer les rites solennels qui marquent la longue nuit d'hiver ?

Le crépuscule descend, assombrissant la mousse jaunie et fanée ; on sent comme un frôlement de mort errer par les sentes où les feuilles sèches s'amoncellent, frileuses. Au loin retentit, lugubre, le hurlement des loups affamés que retient à distance le feu de la tribu campée à la lisière du bois. Parfois le bruit sec d'un rameau qui se brise indique le passage d'un lièvre apeuré que poursuit le renard.

Sidal écoute ces bruits familiers ; ils bercent sa rêverie comme la chanson de la mère endort l'enfant. Depuis si longtemps, la druidesse a observé le jeu des saisons et épelé au grand livre de la nature le mot magique des floraisons et des récoltes. La danse des nuées automnales et la symphonie des sources n'ont plus de secrets pour son oreille presque centenaire. Combien de fois déjà, à la veille du solstice, a-t-elle prononcé devant l'assemblée les prières rituelles et jeté à la foule les rameaux de gui qui porteront bonheur jusqu'au solstice prochain! Tout à l'heure, quand, au-dessus de l'épaulement du col, la lune paraîtra entre les deux cimes blanches, Sidal présidera encore une fois la cérémonie annuelle.

- Sera-ce la dernière ? se demande la prêtresse.

Pensive, en face de l'autel, elle évoque le passé, les figures chères disparues depuis tant de lunes et qui fêteront ce soir le solstice dans les forêts divines où l'hiver ne découronne jamais les chênes.

Elle revoit son aïeul Sindruz, le grand prêtre, si imposant dans sa robe blanche lorsque, le couteau levé, il était là, à cette même place, prêt à sacrifier. Il lui semble encore entendre sa voix grave l'ordonner druidesse et lui dire :

- Va, mon enfant, les dieux en ont décidé; tu seras leur servante. Arrière toute pensée légère et tout désir égoïste. Fille de Teutatès le terrible, transmets à la tribu les messages de celui qui t'a épousée. Désormais tu appartiens au ciel. Arme donc ton cœur de force et, plus ferme que l'airain de nos javelots, conduits sans faillir ton peuple selon la volonté de nos dieux. De la sorte la paix remplira ton âme que le bonheur inondera comme au matin la lumière du jour pénètre jusqu'au plus profond de la vallée.

Dès lors le solstice est revenu soixante-deux fois, ramenant les cérémonies d'usage et les danses sacrées, mais Sidal n'a point trouvé ce bonheur qu'on lui prédisait. Longtemps elle a cru le conquérir à force d'austérité et d'exigence vis-à-vis d'elle-même. Pas une prêtresse à vingt lieues à la ronde qui se fut soumise à une semblable règle de fer. Pour discipliner sa jeune chair frémissante, elle multipliait jeunes et pénitences. On la voyait dédaigner sa moelleuse couche tapissée de peaux d'ours et étendre ses membres lassés sur des cailloux pris au torrent de la montagne. Au lieu de partager avec ses compagnes le gibier succulent qu'offrent les chasseurs et que l'on déguste le soir, tandis que les bardes chantent au son de la harpe, elle se contenait de grignoter faînes, glands ou racines sauvages. Puis, à la saison du renouveau, quand les autres druidesses vont s'asseoir sur la prairie fleurie de thym serpolet, Sidal s'enfonçait dans la solitude et, les bras étendus en un geste d'adoration et d'attente, elle priait avec ardeur, cherchant à réaliser son rêve intérieur.

Hélas! malgré la rigueur des jeûnes et la persévérante volonté d'une âme assoiffée de paix, Sidal ne trouvait pas ce que voulait son cœur. D'obscurs désirs et de vagues terreurs venaient l'assaillir jusque dans le sanctuaire, la faisant douter de son mandat. Néanmoins personne ne soupçonna le drame caché de cette vie, car toujours froide et hautaine ainsi qu'il convient aux femmes de sa classe, Sidal a présidé aux fêtes des nouvelles lunes, conduit à l'autel le cortège sacré, mêlant sa voix forte aux oraisons à Teutatès.

Son visage marmoréen aux lignes pures demeure immuablement calme, et la voyant si sereine, les hommes de la tribu disent entr'eux :

- Grande est Sidal, fille de Sindruz! Descendue de Walhalla, elle nous enseigne le devoir!

A mesure que passaient les années, en emportant les premiers rêves, la druidesse sentait plus vivement le vide affreux de son existence. Présider aux rites, accomplir sans une défaillance les gestes millénaires des gens de sa caste, observer le devoir, qu'était-ce pour satisfaire cette aspiration intérieure qui, dès l'enfance, la harcelait à la fois de désir et d'angoisse. Que de fois son regard inquiet interrogea l'horizon vers le levant, avide d'y voir un signe mystérieux propre à répondre à ses vœux!

Rien ne paraissait dans l'azur, sinon les étoiles familières qui, jadis, marquèrent le chemin aux migrations du passé. Aujourd'hui Sidal, presque centenaire, se retrouve comme aux jours de sa jeunesse, ignorante de l'avenir et craintive en face de la grande nuit éternelle dont celle du solstice n'est qu'une pâle image. C'est pourquoi, debout, en face de l'autel, elle est si songeuse en ce crépuscule d'hiver.

Sans bruit la nuit vient se faufilant sous les branches basses et faisant plus redoutables les contours de l'autel granitique. Une grande paix envahit la forêt qui semble se recueillir. Tout à coup une rumeur éveille l'éco; des voix

appellent et se répondent. Sidal, tirée de sa songerie, tressaille ; c'est la tribu qui l'attend. L'heure de la cueillette est venue, car un mince croissant de lune domine la crête montagneuse que blanchit le glacier.

En un geste rapide, Sidal s'enveloppe dans le long voile qui la couvre puis, la faucille en mains, elle s'avance à la rencontre des siens.

Une clameur l'accueille : cri de respect et de crainte à la fois. De son doigt levé Sidal impose le silence et lentement, à la tête de la foule subjuguée, elle marche jusqu'au chêne séculaire où, sur les branches dénudées, verdoient les touffes de gui.

Déjà sur le gazon roussi la toile de fin lin attend la moisson annuelle. L'échelle est adossée au tronc du vieil arbre et sous les yeux de la foule attentive, Sidal commence à gravir les échelons. Avec lenteur elle soulève ses pieds lourds de fatigue qui s'embarrassent dans les plis de sa longue robe. Jamais encore la cérémonie ne lui a paru aussi vide de sens, et si la vieille femme l'osait, elle redescendrait bien vite pour étudier dans la solitude les questions que son âme se pose sans parvenir à les résoudre.

Cependant, fidèle à son mandat, elle ne laisse rien paraître du trouble qui l'agite; méthodiquement, comme chaque année, elle coupe les plantes de gui. L'or de la faucille et l'éclat des cabochons brillent dans la moisson verte qui, peu à peu, jonche le sol. Les bardes ont entonné le grand hymne au soleil et leurs voix mâles résonnent dans la nuit, tandis que la tribu reprend en chœur le refrain.

Soudain le chant cesse ; un cri d'épouvante s'élance de toutes les poitrines. Embarrassée dans ses vêtements et alourdie par l'âge, Sidal a manqué un échelon. Plus promptement que l'éclair, elle roule et vient s'abattre sur le sol. Les yeux clos et la bouche entr'ouverte, la vieille femme demeure inerte. Un petit filet rouge coulant de la tempe trahit seul la blessure profonde.

Après quelques minutes de stupeur, on s'empresse. Les eubages¹, qui sont docteurs, soulèvent la malade et, avec mille précautions, l'emportent jusqu'à l'autel. La foule terrorisée suit en murmurant :

Mauvais présage ! les dieux ont parlé ! Nous n'aurons pas de gui bénit... Que va-t-il nous arriver ?

* * *

On a couché Sidal sur son lit de feuilles et de peaux d'ours en face de l'autel dont elle est la gardienne. Inquiète, la foule s'est retirée à quelques pas, tandis que les eubages empressés s'efforcent de ranimer la blessée. Entre ses lèvres crispées, ils ont fait couler quelques gouttes de cet élixir merveilleux qu'ils fabriquent avec les herbes odorantes cueillies au solstice d'été et ranimée par le

-

¹ Ministres des dieux gaulois.

philtre, Sidal ouvre bientôt les paupières. Avec étonnement, elle regarde, ne se souvenant plus de ce qui est arrivé!

- Pourquoi suis-je ici ? demande-t-elle faiblement. Et comme on hésite à répondre, la blessée essaie de se soulever, mais elle retombe avec un gémissement de douleur.
- Ah! je sais!... dit-elle avec égarement, ce soir le ciel a fleuri comme un jardin de roses et l'autel de Teutatès abandonné se couvrira de mousses où dormiront les scolopendres.
- Taisez-vous, ma fille, dit le grand prêtre inquiet, la foule pourrait s'étonner. Il ne faut pas blasphémer et la souffrance vous égare.

Avec un suprême ressaut de sa volonté, Sidal s'est levée ; en chancelant, elle va s'adosser à l'autel ; de grandes traînées de sang tachent la blancheur de la robe.

- Silence! chuchote la foule; elle veut parler!

Un instant, la druidesse demeure silencieuse puis, d'une voix chantante qui ne trahit plus aucune faiblesse, elle s'écrie :

- Peuple, écoute! C'est la dernière fois que je t'enseigne! Le temps des fêtes sous les chênes est maintenant passé. L'heure est proche, ô mon peuple, où tu ne danseras plus à la nuitée autour des fontaines. Désormais tu ne tenteras plus de déchiffrer la volonté de tes faux dieux dans les entrailles frémissantes des victimes immolées sur l'autel! ... Finis les sacrifices!... Abolies les craintes serviles devant les blocs de pierre qui ne sont pas des dieux. Teutatès, ô mon peuple, n'est qu'un rêve de nos aïeux errants sur les chemins de la terre!

Brusquement le cercle des auditeurs s'est resserré et un murmure de réprobation monte, menaçant.

- Arrêtez-là, elle est folle ! disaient quelques vieillards effrayés ; la chute lui a ébranlé les sens ! Arrêtez-là, sinon les foudres du ciel viendront frapper nos tentes et nos troupeaux !

Mais, sans les entendre, Sidal, les yeux brillants de fièvre, avec des gestes de somnambule, élève encore la voix et poursuit :

- Ô mon peuple, il te faut autre chose! Là-bas, vers le Levant, grandit une lumière! Plus douce que l'aurore au matin, elle gagne tout le ciel! La vois-tu, ô mon peuple, cette lueur d'aube?

Son bras étendu montre entre les arbres de la clairière la ligne sombre que la montagne dessine sur le ciel. Il n'ya ni clarté extraordinaire, ni lumière, mais seulement les étoiles qui trouent l'azur. La tribu, étonnée, ne comprend pas ce discours incohérent et les hommes disent :

- Les esprits parlent peut-être par sa bouche!

Toujours plus exaltée, la druidesse poursuit :

- Ce que je vois ne ressemble pas au feu du camp le soir d'une bataille, ni au brasier des sacrifices expiatoires. Ce n'est pas non plus l'aurore boréale éclairant nos nuits d'hiver!

... Ô mon peuple regarde !... Cette lumière, c'est le sourire d'un petit enfant qui, là-bas, dans une crèche, nous tend les bras !... O Dieu je comprends et je vois !...

Brusquement, les yeux révulsés, Sidal la druidesse s'abat, expirante. Un sourire heureux erre sur ses lèvres violacées qui murmurent encore :

- Longtemps j'ai cherché sans trouver... Et maintenant, je sais... Un enfant... Sauveur... Là-bas !...

Une dernière contraction agite celle qui pour la dernière fois a fêté le solstice. Maintenant son âme affranchie peut s'envoler vers ce bonheur qu'elle a tant désiré.

Agenouillés en signe de deuil, les vieux de la tribu répètent gravement :

- Notre prophétesse a vu là-bas un Sauveur !... Il faut croire !

Julie Meylan